

LE GRAND CRIME

D E

PEPIN LE BREF.

DISSERTATION HISTORIQUE ET CRITIQUE

S U R

L'USURPATION ET L'INTRONISATION

DU CHEF DE LA SECONDE DYNASTIE FRANÇAISE.

*Non efficeres hoc , etiam Pipini prudentiam
haberes. (Proverbium alsaticum , sæculo xvii :
ità Mart. Crusius , part. i. l. i. c. 6.)*

PAR G. ANDRY, P. D. L. D. E. T. M. D. P. A.

K

L O N D R E S.

Chez A. DULAU et Co. n°. 107, Wardour-Street,
Soho-Square.

1800.

LE GRAND CRIME

LE TRINITE BLEUE

LE TRINITE BLEUE ET CRISTE

LE TRINITE BLEUE

LE TRINITE BLEUE



LE TRINITE BLEUE

1800

AVANT-PROPOS.

QUOIQUE les événemens de notre âge fassent oublier, par le merveilleux qui les distingue, et plus encore par l'action immédiate qu'ils ont sur nous, tout ce que les siècles anciens produisirent d'étonnant et de funeste; quoique l'audacieuse ambition qui en fut la cause laisse aujourd'hui bien au-dessous d'elle ses antiques prodiges et ses vieux attentats, cependant elle a toujours cru de nos jours qu'il falloit en rappeler le souvenir avant la manifestation de ses nouveaux projets, comme après l'accomplissement de ses nouveaux dessein. Est-ce pour tempérer notre pénible étonnement, ou pour désarmer notre indignation devant ses entreprises, qu'elle eut toujours soin d'insinuer qu'on a déjà vu ce que son audace alloit tenter? Le premier motif prouveroit qu'elle avoit pitié de nous, le second trahiroit sa foiblesse. Lorsque naguère, en proscrivant les rois, elle nous constituoit d'elle-même en république, manqua-t-elle de citer les Tarquins et les Brutus? C'est bien la faute de notre incrédulité, si nous ne nous

regardâmes pas sur sa parole comme des Grecs et des Romains. Dans l'espace de dix ans , nous avons été tour à tour les républicains d'Athènes , de Sparte et de Rome ; les Solon et les Lycurgue ont pullulé dans notre malheureuse France : nous avons même eu des décemvirs, des dictateurs , etc. Les Brutus ont ensuite cédé la place à César ; les Gaules ont été conquises. Et comme nous allons vite en affaires , ces jours où furent posées les bases d'une monarchie tempérée chez ces Gaulois qui tout à l'heure immoloient des hommes à leur divinité farouche , ont brillé de nouveau pour eux. Ma plume marche avec moins de rapidité que ces événemens imitatifs ; ils nous entraînent. Déjà le simulacre de Clovis vouloit s'avancer sur la scène ; mais le rôle étoit difficile pour l'acteur , et suranné pour les circonstances. Clovis disparoit ; les temps se précipitent : nous touchons au règne de Pepin ; encore quelques pas , et le cercle entier sera parcouru.

SUR L'USURPATION ET L'INTRONISATION DE PEPIN.

DISSERTATION HISTORIQUE.

LORSQUE dans ce siècle où presque tout ce qu'on admire n'est qu'en surface, où la légèreté des admirateurs est une gaze imaginée pour déguiser leur ignorance, où l'indigence de l'esprit se pavane à l'ombre des voltigemens de la frivolité ; lorsque dans ce siècle où l'on est crédule par l'effet de cette indolence même qui rend incrédule pour ce qui pourroit la troubler, un écho de l'ambition vient d'un ton d'érudit jeter sur cette surface docile un vieux fait propice à sa mollesse ; la citation est reçue pour incontestable, le fait pour authentique. Au milieu d'un tel monde, tout savantasse de cette espèce ressemble à ces voyageurs qui, venant des régions lointaines, se font un mérite d'ajouter au récit

(2)
de ce qu'ils ont vu , toutes les broderies d'une imagination déréglée , et finissent très - souvent par ne donner , au lieu de la vérité , qu'un tissu de fables amusantes pour les sots qui les écoutent.

Parmi les faits mensongers que les charlatans d'érudition accréditent aujourd'hui chez cette classe nombreuse de gens prodigues de confiance , se trouve en première ligne celui de l'approbation donnée par un saint pape à l'usurpation qui plaça Pepin sur le trône de Childéric III. Il faut avouer qu'il y a parmi les modernes , même estimables , des auteurs qui , se fondant sur des chroniques suspectes , racontent sans défiance ce fait apocryphe , sur lequel ils semblent avoir craint d'essayer le scalpel de la critique. Les historiens philosophes s'en sont perfidement abstenus pour l'intérêt de la philosophie , et les annalistes crédules par défaut de discernement. Quelques écrivains jaloux d'établir le système de l'exorbitante autorité des papes (1) , tels que

(1) Suivant ce système , que l'Eglise gallicane a toujours rejeté , la puissance spirituelle du pontife romain s'étendrait aussi sur le temporel des rois , à tel point qu'il pourroit transférer les royaumes , ôter la cou-

Baronius, Bellarmin, etc. ont accrédité ce fait par esprit d'ultramontanisme ; d'autres systématiques en sens contraire, et jaloux de discréditer une religion dont les chefs sont représentés avec affectation par eux comme les consécrateurs de l'usurpation , ne permettent pas le moindre doute sur l'espèce d'encouragement que celle de Pepin reçut des prétendus conseils de saint Zacharie. Montesquieu lui-même, le célèbre, le profond Montesquieu

ronne à celui-ci pour la donner à celui-là, quand il le jugeroit convenable au salut des fidèles. C'est là ce que prétend le cardinal Bellarmin, dans son ouvrage *de Romano Pontifice*. (Voy. l. 5, c. 6.) Notre doctrine, et l'un de nos premiers principes, est que « la
 » puissance donnée par J. C. à son église est purement
 » spirituelle, et ne s'étend ni directement ni indirectement sur les choses temporelles. » Fleury, *Inst. au Droit ecclés.* c. 25.) « Rien de plus précis, dit M. l'abbé
 » Pey, dans son traité *de l'autorité des deux puissances*, que la manière avec laquelle les saints canons
 » établissent la distinction et l'indépendance des deux
 » puissances. Ce seroit contredire l'évangile et la tradition ; ce seroit sortir évidemment de l'esprit d'humilité qui est l'esprit du christianisme, que d'attribuer au vicaire de J. C., ou à l'église, aucun genre
 » de puissance sur le temporel des rois. » (*Sec. part. c. 1, §. 1.*)

est de ce nombre ; et comme s'il étoit contrarié dans ses vues , par la discussion que ce fait éprouva le siècle dernier de la part du savant auteur des *Annales ecclésiastiques de France* (le P. Leconte), il s'attache à rendre sa réfutation ridicule , sentant bien qu'il n'en faut pas davantage pour étouffer à sa naissance toute envie de la consulter : *Ridiculum acri fortius*, etc. Toute sa réfutation de la dissertation du P. Leconte se borne à supposer artificieusement (*Esprit des lois*, l. xxxi, c. xvi) que les raisonnemens de cet historien se réduisoient à juger de ce que le pape avoit fait par ce qu'il auroit dû faire. Ainsi présumant bien que des lecteurs bénévoles n'iront pas chercher à reconnoître la calomnie dans des auteurs, d'ailleurs effrayans par leur immense érudition, qu'ils ont soin de ridiculiser, les écrivains à la mode entraînent hardiment leur siècle dans les erreurs qui conviennent à leurs desseins.

Si dans cet entraînement général vers le mensonge qui mène à l'injustice, les amis de la justice et de la vérité se consolent un peu de voir M. Velly opposer prudemment à ce torrent fatal ses doutes sur l'approbation de saint Zacharie, et ses conjectures sur l'abdi-

cation présumée de Childéric III, (*Hist. de France*, t. 1, p. 350) on est douloureusement surpris de voir le judicieux auteur du *Discours sur l'histoire ecclésiastique*, M. l'abbé Fleury, adopter inconsidérément dans son histoire un fait que sa nature même devoit lui faire suspecter, un fait qui venu des siècles de ces *fausses décrétales*, auxquelles lui-même avoit déclaré la guerre (2), n'étoit accrédité que par les défenseurs du faux principe de la puissance des papes sur le temporel des rois; un fait dont ils n'avoient pour garant en dernier résultat que le témoignage d'un courtisan de Charlemagne, du panégyriste de l'usurpateur, que le moine Eginard en un mot, lequel encore ne peut se donner pour en être suffisamment instruit.

M. Fleury, dont cependant les travaux infi-

(2) « Il faut convenir, dit M. l'abbé Pey, dans son » même traité *de l'Autorité des deux Puissances*, » qu'en effet plusieurs de ces décrétales sont évidem- » ment apocryphes. » (Chap. 11, *de l'autorité du souverain pontife*, art. 2.) Ces décrétales, qui portent le nom d'Isidore Lemarchand, parurent pour la première fois en 783, dans la collection d'Enguerran, ou Ingelran, évêque de Metz. (Voyez Fleury, *Hist. ecclésiast.* t. 9, l. 44, n°. 22.)

niment recommandables furent si glorieux à l'église, si utiles à la religion, négligeant particulièrement ici, comme il est accusé de l'avoir trop souvent négligée dans son histoire, cette critique si judicieuse, si sûre qui distingue ses incomparables *Discours*, et se contentant d'indiquer en marge pour sa justification les annales de Loisel et celles de Fulde, sans en examiner la source qu'il eût trouvée dans Eginard, s'exprime ainsi au commencement du livre XLIII de son *Histoire ecclésiastique*, (n. 1, an 752.)

« Saint Burchard, évêque de Wirzbourg,
 » fut envoyé à Rome avec Fulrade, chape-
 » lain du prince Pepin, pour consulter le pape
 » Zacharie, touchant les rois de France qui,
 » depuis long-temps, n'en avaient plus que
 » le nom sans aucune autorité ; savoir s'il
 » étoit à propos que les choses demeurassent
 » en cet état. Le pape répondit que, pour ne
 » point renverser l'ordre, il valoit mieux
 » donner le nom de roi à celui qui en avoit
 » le pouvoir. Cette réponse étant rapportée
 » en France, Pepin fut élu roi suivant l'usage
 » des Français, et sacré par les mains de saint
 » Boniface, archevêque de Mayence, accom-
 » pagné de plusieurs évêques. »

Avant de démontrer la fausseté de toute cette narration qui se termine par ces mots : « Cette action se passa à Soissons , l'an 752 , » et comme l'on croit , le premier jour de » mars. Pepin régna plus de seize ans . . . Le » pape Zacharie mourut au mois de mars » de l'année 752 , indiction cinquième , » nous commencerons par demander , non plus seulement pourquoi M. Fleury s'est permis cette narration sans critique , mais pourquoi il ne s'est pas laissé arrêter par les notes de Henri de Sponde sur Baronius , (an 750 , n. 1 ,) et par les remarques de Lecoinge , lesquelles au moins devoient le mettre sur la voie du doute qui l'auroit conduit à l'examen , et de là jusqu'à la vérité. L'explication de cette conduite seroit difficile à qui ne voudroit pas la taxer de légèreté ou de prévention. Que si nous considérons pourquoi Sponde et Lecoinge ont suivi la marche contraire , nous serons forcés d'en conclure que c'est parce qu'ils n'ont vu qu'erreur dans cette narration-là même que M. Fleury n'a pas craint d'adopter. Et il a fallu que la vérité découverte par ces deux auteurs , ait été bien puissante sur leur esprit pour les porter à l'indignation qu'ils faisoient éclater , à propos de ces faits apocryphes , en

nn temps où la démonstration de leur fausseté ne pouvoit qu'indisposer les hommes puissans qui tenoient les rênes de l'empire , et qu'on se plaît tant à nous représenter comme des ambitieux et des tyrans. Le cardinal de Richelieu devoit , suivant l'idée qu'en ont les philosophes , se complaire à lire dans notre histoire cet exemple de la translation du diadème de nos monarques sur la tête des ministres qui regnoient en leur nom ; et c'étoit cependant en face de sa toute-puissance , à laquelle on pouvoit en imputer l'ambition , que Henri de Sponde s'élevoit contre ce mensonge , en s'indignant contre les écrivains qui s'étoient efforcés d'accréditer un exemple aussi criminel qu'il étoit dangereux. *Hoc translationis (regni) opus operosissimum ipsum, non levem, plerisque ac præcipuè nostratibus occasionem intulit de eo etiam cum indignatione disserendi.* (Ad ann. 751, n. 1.) C'étoit sous les yeux de Louis XIV, ce monarque aussi fier qu'il étoit grand , que le P. Lecoïnte, tout comblé de ses faveurs , rappeloit avec des couleurs odieuses cette usurpation , sans laquelle cependant la couronne n'eût point passé dans la famille de Louis XIV, et qu'il s'écrioit avec bien plus d'indignation

encore : « Qui peut ici modérer sa plume ! La
 » postérité du grand Clovis est dégradée ; et
 » c'est le premier serviteur de sa maison qui
 » s'empare du trône ! A peine le roi légitime
 » entre-t-il dans son adolescence, qu'il est
 » jeté dans un monastère. Les Français de-
 » viennent coupables du crime de rébellion
 » contre leur souverain ; crime que jamais ils
 » n'avoient osé commettre ! crime qu'ils
 » ne commettront jamais Pouvons-nous
 » au souvenir d'un si grand forfait ne pas
 » rester interdits ? Nous déplorons le triste
 » sort d'un roi de dix - huit ans ; mais nous
 » éprouvons une sainte colère qui se dirige
 » tout entière , et contre Pepin qui fut l'au-
 » teur de tout le mal , et contre ces Français
 » qui trahirent la fidélité promise à leur roi
 » légitime (3). »

(3) *Quis, hoc loco, calamum temperare possit ! Clo-
 dovei magni soboles exauctoratur, regium solium oc-
 cupat major domus ; ineunte adolescentiâ rex in mo-
 nasterium recluditur ; Franci perduellionis rei fiunt ut
 apud eos hactenus inauditæ sic et nunquam audiendæ.
 Non possumus ad recordationem tanti flagitii non
 obstupescere. Regis duodevicesimum circiter ætatis
 annum agentis luctuosam sortem deflemus ; indigna-
 tionem tamen omnem convertimus in Pippinum qui*

En partageant les sentimens de ces écrivains , nous croyons comme eux que le pape auquel on impute la translation de la couronne sur la tête de Pepin , est totalement étranger au crime de cet usurpateur , que saint Boniface n'y a point coopéré , et que la religion , par laquelle on a dit que cette usurpation fût consacrée , y est absolument étrangère. En vain les ultramontains d'une part , et les philosophes de l'autre , se sont-ils efforcés de nous persuader qu'elle fut secondée par les plus saints et les plus illustres pontifes , nous n'en sommes pas moins portés à croire qu'eux-mêmes , fidèles à leur doctrine , par laquelle ils devinrent dignes de nos hommages , ils condamnerent l'intronisation de Pepin comme un crime , jusqu'à ce que l'*extinction* du dernier rejeton de la première race de nos rois soit venue faire trouver dans la raison du *bien public* les moyens de légitimer la possession de l'usurpateur.

Quelles sont donc les autorités sur lesquelles , par un accord bizarre , M. Fleury s'appuie avec les ultramontains et les philo-

totius mali fuit architectus , et in Francos qui fidem Childerico regi datam fefellerunt. (Ann. 722 , n. 1.)

sophes ? Il paroîtroit d'abord , comme nous l'avons remarqué , que ce seroient les annales de Loisel et celles de Fulde , écrites au milieu du neuvième siècle , dont les suivantes ne furent que des copies littérales ; mais ces premières ne furent elles-mêmes que des copies de la vie de Charlemagne , écrite au commencement de ce même siècle par le moine Eginard , avec cette différence matérielle qu'elles ont distribué chronologiquement ce qu'il avoit écrit sans date. C'est donc le moine Eginard que copièrent aveuglement en ce siècle d'ignorance , qui fut aussi celui d'Isidore Mercator , tous ces autres moines annalistes , qui , moins répandus dans le monde qu'Eginard ne l'avoit été , n'enregistroient que des rapports trop souvent infidèles ou fabuleux , et sembloient être tous entrés dans cette conspiration ultramontaine qui tendoit à donner aux papes la disposition de toutes les couronnes.

C'est le moine Eginard qu'il faut regarder comme l'unique source de cette narration , à laquelle aujourd'hui l'on donne tant d'importance ; il est le plus ancien historien qui parle de ce fait si inconsidérément adopté , si servilement transcrit par ses successeurs ; on reconnoît aux phrases , aux expressions qu'ils

emploient, le langage même d'Eginard. Il est le premier de son temps (4) qui se soit attaché à dénigrer les rois de la première race par des fables aussi pitoyables qu'elles sont outrageantes; c'est lui qui prétend le premier que Childéric fut dépouillé par l'ordre du pape, et que, suivant l'ordonnance du pontife romain, *secundum romani pontificis sanctionem*, Pepin fut appelé *roi des Français*, sacré comme tel par la main de saint Boniface, et placé sur le trône dans la ville de Soissons, à la manière des Français.

Deux particularités se trouvent cependant chez les compilateurs de cette relation d'Eginard; la première, c'est que la forme chronologique qu'ils adoptent, les met en contradiction avec lui sur la personne du pape approuvateur de l'usurpation; et la seconde, c'est qu'ils ajoutent que les choses se passèrent ainsi pour que l'ordre ne fût pas troublé : *ut non turbaretur ordo*. Par où l'on voit que, tout disposés qu'ils étoient à seconder l'accroissement de la puissance des papes, ils ne laissoient pas que de s'étonner un peu de la sentence hardie qu'ils attribuoient au pape

(4) Voyez la note (6) ci - après.

d'alors ; et il leur paroissoit plus simple de se tirer d'embarras , en expliquant le fait par des raisons de convenance qu'ils donnoient pour incontestables , que d'en détruire la croyance trompeuse par les raisonnemens qu'une critique éclairée pouvoit leur fournir. Mais convenoit-il à leurs préjugés d'arrêter cette fable dans le vol qu'elle prenoit à travers les ténèbres d'un siècle ignorant pour arriver jusqu'à nous ?

Cet embarras, Eginard ne l'avoit pas connu ; ces prétextes hypocrites du maintien de l'ordre, de l'amour de la paix , au moyen desquels on pourroit autoriser tous les envahissemens possibles , n'avoient pas semblé nécessaires à ce courtisan , ce gendre , ce commensal , ce panégyriste exagéré du fils de l'usurpateur. Il étoit loin de penser qu'il lui fût nécessaire de justifier , par des raisons quelconques , le crime d'où provenoit cette puissance qui l'éblouissoit par ses prodiges , qui l'enivroit par ses bienfaits. Pour en légitimer l'usurpation , il suffisoit à ce moine de dire que le pontife romain l'avoit voulu ainsi. *Pippinus autem per auctoritatem romani pontificis , ex præfecto palatii rex constitutus.*

Sans avoir recours à des réfutations directes

et positives de cette fable, nous pourrions nous borner à dire que la seule relation d'Eginard ne peut paroître ici une suffisante autorité. Il nous est suspect, et par l'intérêt qu'il avoit à ne pas démentir cette fable, et par sa propre ignorance. Il ne l'auroit pas voulu lors même qu'il en eût reconnu la fausseté. Nourri dans le palais de Charlemagne, familier de ce monarque, ami de ses enfans, époux de sa fille naturelle, surintendant de ses bâtimens, son courtisan le plus renommé, le flatteur le plus poli de son temps, enrichi même, depuis qu'après s'être séparé de sa femme, il avoit revêtu l'habit monacal; enrichi, dis-je, par les abbayes qu'il obtint du fils de Charlemagne; porté par reconnoissance à louer son seigneur et son nourricier, comme il l'avoue lui-même en commençant son histoire : *Vitam et conversationem domini et nutritoris mei Caroli scribere animus tulit*, a-t'il pu se défendre du penchant qu'une telle situation lui donnoit à colorer l'usurpation du père de ses bienfaiteurs (5)?

(5) *Nutritum videlicet in me impensum et perpetuū postquam in aulā ejus conversari cæpi cum ipso ac liberis ejus, amicitia quam me ita sibi devinxit*

Dans ces temps où l'on n'atteignoit aux yeux des peuples le plus haut période de grandeur, que lorsqu'on y paroissoit élevé avec les suffrages de la religion, le colosse de gloire qu'il avoit à louer devoit-il manquer de cet appui majestueux ? Et si le panégyriste ne l'eut pas environné de ce qu'elle avoit d'imposant pour les peuples, n'auroit-il pas craint de voir chanceler la grandeur de son héros, et de laisser quelques taches sur les louanges excessives qu'il avoit l'intention de lui décerner ?

On ne peut nier d'ailleurs que Pepin et Charlemagne n'aient été d'habiles politiques dont l'adresse supérieure ne sauroit être surpassée ; dès lors il entra dans leur plan de faire accréditer eux-mêmes cette fable alors nécessaire pour justifier l'usurpation ; Eginard, porté par inclination et par reconnoissance à prendre pour incontestable un bruit public accrédité par leurs soins, *conversationem*

debitoremque tam vivo quam mortuo constituit, ut merito ingratus videri et judicari possem, si tot beneficiorum in me collatorum immemor et clarissimi, illustrissimi hominis de me optime meriti gesta silentio præterirem.

scribere animus tulit, a-t'il eu seulement la pensée de démentir une tradition propagée par des maîtres aussi puissans, par des bien-fauteurs aussi généreux, devant lesquels son admiration comme sa reconnoissance le tenoient prosterné; ses préventions en faveur de son héros et de tout ce qui lui appartient, ne sauroient être plus extrêmes et plus aveugles. Comment ne se fût-il pas livré à toutes celles qui pouvoient légitimer à ses yeux la translation de la couronne de Childéric sur la tête de Pepin, lui qui déjà n'avoit pas craint de publier les calomnies les plus invraisemblables sur les rois de la race que Pepin avoit détrônée ? (6) Lui-même fut

(6) Un autre historien, contemporain d'Eginard, semble avoir été d'accord avec lui pour calomnier les rois de la première race; c'est le moine d'Angoulême, auteur d'une autre vie de Charlemagne, et tout aussi jaloux qu'Eginard de faire sa cour à la famille régnante par les moyens qui sans doute lui convenoient davantage. Mais nous dédaignons de diriger notre réfutation contre cet autre historien, parce qu'il n'a point joui de la même considération qu'Eginard, et que ses calomnies se réfutent d'elles-mêmes par leur absurdité. Qu'y a-t-il à répliquer à un auteur qui n'a pas craint d'écrire que les derniers rois du sang de Clovis, pères, enfans,

chargé de dire à la postérité qu'ils n'étoient que des êtres abrutis ; il ne rougit pas d'attribuer à des princes de dix-huit ans, tel que le malheureux Childéric III, et même au jeune Clovis III, qui mourut à quatorze ans, les mœurs dissolues du libertinage le plus invétéré. Dépourvue de tout discernement, sa passion ne s'apperçoit point qu'il donne une longue barbe et des cheveux gris à des rois de huit à dix ans, quand il veut les couvrir de toute l'ignominie de la paresse et de la dissolution. La noirceur de cette calomnie ressort d'elle-même, et vient confondre son auteur ; et déjà l'on n'avoit pas besoin que de bons historiens du dernier siècle, et même

cousins, étoient tous des insensés, et que la folie étoit également héréditaire dans la ligne directe et dans la ligne collatérale ? *Post Dagobertum III*, dit-il, *regnavit Chilpericus insensatus frater ejus ; post Chilpericum regem insensatum regnavit solo nomine Theudericus insensatus consanguineus ejus ; post Theudericum, regnavit solo nomine Chidericus insensatus frater ejus*. Lui doit-on plus de confiance qu'à Théophanes et à Cédrenus, qui viennent nous dire que les rois de la première race naissoient avec du poil de porc hérissé sur le dos : *Instar porcorum ex spinâ dorsi enascentes pilos habebant* ?

du nôtre (7), se donnassent la peine de venger ces princes infortunés de tant d'outrages inventés par la plus atroce politique. Voyez dans ces historiens, combien peu ils méritoient d'être traités de fainéans et de dissolus, les fils du grand Dagobert, Sigebert III et Clovis II; ses petits-fils, Chilperic III, Clovis III, Childebert III et Clotaire IV; ses arrière-petits-fils, Dagobert III; et le fils de celui-ci, Thierry IV, bien qu'il n'eut que sept à huit ans lorsqu'il fut couronné roi; ce Thierry qui fut, selon quelques historiens (8), le père de ce malheureux Childéric que Pepin détrôna. Voyez ces rois faisant d'amples donations aux églises, aux monastères fondés çà et là dans leur royaume, et répandant ainsi leur munificence sur des provinces éloignées les unes des autres; ce qui dément le conte odieux de leur nullité concentrée dans l'enceinte d'un palais. Lisez les souscriptions diverses des chartes royales de la première race; et par les lieux différens où elles furent

(7) Voyez le P. Lecoinge, dans ses *Annales*, et l'abbé de Vertot, dans les *Mémoires de l'académie des Inscriptions et Belles-lettres*, tome 6, page 514.

(8) Suivant la chronique de Fontenelle, dans Duchêne.

données, vous jugerez s'ils étoient ensevelis dans l'inertie et la torpeur (9). Le malheureux Childeric III lui-même ne rédigea-t'il pas, la première année de son règne, lorsqu'il n'avoit que quinze ans, une règle pour l'abbaye de Sithieu (10), étant en son palais de Cressy-sur-Serre, dans l'évêché de Laon? Eh! que la maligne frivolité de notre siècle, dédaignant ce qu'elle ignore, n'aille pas sourire au grave récit de ces occupations, dont l'importance relative aux temps dont il s'agit, lui reste inconnue. Les seuls établissemens publics qui existassent étoient les monastères et les églises; c'étoient par eux seuls que les lettres et les mœurs pouvoient se conserver au sein d'une nation que son humeur guerrière portoit à vivre dans les camps, séjour ordinaire de la dépravation et de l'ignorance. Charlemagne ne composa pas moins sa grandeur avec ses Capitulaires qu'avec ses victoires; et l'on doit savoir à quel point ces immortels

(9) Voyez la *Diplomatique*, liv. 6, p. 296, et les *Mémoires* cités ci-dessus.

(10) Celle - là même où il fut enfermé trois ans après, et qui depuis lors a pris le nom de Saint-Bertin. Elle étoit à Saint-Omer.

Capitulaires tiennent au gouvernement des monastères et des églises cathédrales. Ne mit-il pas lui-même au nombre de ses belles actions l'érection des séminaires, la fondation de plusieurs monastères, et la convocation de plusieurs conciles ? Sous ce rapport sans doute, Childeric III et les rois ses prédécesseurs s'étoient montrés propres à la gloire que Charlemagne en retira. Loin donc d'un esprit raisonnable, juste et réfléchi la calomnie de leur abrutissement par la faiblesse et la débauche, comme celle de leur longue barbe et de leurs cheveux gris, puisque la durée de leur regne n'excéda pas celle de leur adolescence. « Le burlesque » spectacle qu'Eginard nous présente de ces » rois traînés indolemment, le jour de » Mars, dans un char attelé de bœufs, ou » noyés dans la mollesse du palais de Ma- » maca, ne peut servir de matière qu'aux » entretiens des bonnes et des nourrices, » comme l'observe dans son *Histoire de l'Eglise* (Liv. XXIII.) M. l'Abbé Béraud de Bercastel. Et quand l'auteur du *Lutrin* fait dire par la Mollesse, que

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenoient dans Paris le monarque indolent ;

on voit bien qu'il attachoit peu d'importance à ces contes, où de lui-même il met le nom de *Paris*, que l'Histoire repousse; et sur l'invraisemblance desquels il enchérit encore par cette addition poétique (11); on voit bien qu'il n'a donné cette fable que pour ce qu'elle est, c'est-à-dire, comme les autres fictions de son poëme. C'est pour faire ressortir les beaux traits de son héros, qu'il est allé chercher des ombres dans les vieux temps de la première race, puisque incontinent après que la Mollesse les a décrits avec complaisance, elle est censée dire avec un regret ingénieusement adulateur :

Ce doux siècle n'est plus : le ciel impitoyable
A placé sur le trône un prince infatigable ;
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix :
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.

Si ce flatteur habile, dont le héros d'ailleurs offroit tant de gloire à ses louanges, sans que son règne eût besoin d'aucun artifice pour en établir l'incontestable légitimité; si ce poëte courtisan ne dédaigna pas celui de contrastes inutiles pour relever la grandeur de Louis XIV, combien Eginard dût-il

(11) « Tout poëte est menteur, et le métier l'excuse. »

trouver précieux cet expédient qui lui devenoit nécessaire ? Combien cet artifice des oppositions , dont rarement les contemporains éblouis contestent la justesse , dût sembler propice à ce moine , dont la tâche bien plus vaste , bien plus difficile que celle de Boileau , ne se bornoit point à louer son royal bienfaiteur , mais devoit aller jusqu'à justifier l'usurpation en vertu de laquelle la couronne lui avoit été transmise. « En général , dit sage-
 » ment M. l'abbé Velly , (*Hist. de France ,*
 » *règne de Childéric III ,*) on doit se défier
 » de ce qui a été écrit sous le commencement
 » de la seconde race , sur ces princes appelés
 » *rois fainéans*. Il falloit justifier l'usurpa-
 » tion : on chargea les Mérovingiens de tous
 » les maux qui avoient désolé l'empire fran-
 » çais ; on attribua aux Carlovingiens tout le
 » bien qui s'étoit fait du temps qu'ils étoient
 » maires du Palais . . . C'est la bonté de ces
 » princes qui les a perdus : l'ambition a su
 » en profiter pour les renverser du trône. »
 Les historiens absolument contemporains , ce qu'Eginard n'étoit pas (12), ne nous font voir dans ces rois injurieusement qualifiés de *fai-*

(12) Il n'écrivit qu'au commencement du neuvième siècle , après la mort de Charlemagne.

néans, que des princes trop doux et trop jeunes pour être obéis ; et il est déjà bien étonnant qu'ils aient fait des choses aussi remarquables , malgré les précautions que les maires du Palais prenoient pour les détourner des affaires du gouvernement , soit en s'en emparant eux-mêmes , soit en faisant marcher ces princes à la tête des armées , après avoir lassé leur jeunesse dans les fatigues de la chasse , sous le prétexte de les former de bonne heure à celles de la guerre.

Qu'Eginard seroit surpris lui-même , si revivant parmi nous , il voyoit citer comme un témoignage authentique , des fables qu'il n'a débitées que comme des bruits publics inventés pour écarter tout nuage de la gloire de ses maîtres ! Suspect déjà par l'intérêt qu'il avoit à répandre ces officieux mensonges , il l'est pour le moins autant par son ignorance ; car il avoue lui-même qu'il ne savoit rien de ce qui s'étoit passé dans l'enfance de Charlemagne , laquelle fut l'époque où Pepin monta sur le trône. Tout jaloux qu'il étoit d'accueillir par des éloges la naissance du fils , et d'environner son jeune âge de louanges , il n'ose en parler , tant étoit profonde son ignorance sur la naissance , sur l'enfance , et même sur

l'âge voisin de l'adolescence de son héros : *De cujus nativitate , atque infantia , vel etiam pueritia*. Or, Charlemagne étoit né en 742 ; il avoit dix ans au plus lorsque son père usurpa la couronne ; et c'est de cet intervalle qu'Eginard avoue qu'il n'a point de connoissance. Il se plaint même de n'avoir point d'écrit qui puisse lui servir de guide, et de ce qu'il ne reste plus personne qui, ayant vécu dans ces temps reculés , puisse lui rendre un témoignage certain des événemens d'alors : *Quia neque scriptis unquam aliquid declaratum est , nec quisquam modo super esse invenitur , qui horum se dicat habere notitiam*. Mais encore plus éloigné des prédécesseurs de Childéric III , que de l'usurpation de Pepin dont il ne permet pas de croire qu'il ait bien connu toutes les circonstances , comment obtiendrait-il de nous plus de confiance en ses récits qu'il n'en avoit probablement lui-même ? Quand nous sommes forcés par lui de croire à son ignorance sur les faits de la première jeunesse de son héros , n'affectons pas de le regarder comme plus instruit sur d'autres faits du même âge , dont par conséquent il ne lui restoit pas plus de témoignages écrits ni de témoins oculaires.

Jusqu'ici peut-être on a pensé que c'étoit uniquement par présomption que nous étendions son ignorance sur les circonstances du grand événement qui plaça la couronne de Childéric sur la tête de Pepin ; alors déjà nos présomptions devroient paroître assez bien fondées pour ébranler toute présomption contraire : mais à ces raisonneurs systématiques, auxquels il faut des preuves matérielles et sensibles, nous pouvons en opposer de cette nature contre lesquelles les assertions de l'esprit de parti ne peuvent pas mieux tenir que les stupides opinions de la crédulité.

Dans une narration, d'ailleurs peu solide, il ne peut exister d'erreur plus propre à la ruiner de fond en comble, que celle qui porteroit sur la personne même de l'un des principaux acteurs qu'elle met en scène. C'est par le pape Etienne qu'Eginard fait ordonner la déposition du roi légitime : *Jussu Stephani romani pontificis depositus....* Mais le pape Etienne ne monta pas sur le siège de Rome avant le mois d'avril 752 ; et déjà Pepin s'étoit fait proclamer roi dans l'assemblée de Mars à Soissons, quelque chronologie qu'on adopte. Or, la déposition de Childéric, suivant l'opinion générale des historiens, avoit précédé

d'un an au moins l'intronisation de l'usurpateur. Elle n'a donc pu être ordonnée par le pape Etienne. Ainsi du récit même d'Eginard, je puis bien conclure qu'elle ne fut nullement ordonnée par le pape, puisqu'elle n'est supposée l'avoir été que par un pape qui n'existoit point alors.

Prétendrait-on qu'Eginard a voulu parler ici de la consécration que le pape Etienne fit de Pepin comme roi, dans l'église de Saint-Denis, en 754? Eginard ne le permettroit pas; car, 1°. il dit que Pepin étoit maire du Palais quand il fut élevé à la dignité de roi par le pape: *Per auctoritatem romani pontificis ex præfecto palatii rex constitutus*. Or, il y avoit long-temps que Pepin s'étoit fait déclarer roi; quand le pape Etienne vint en France; et jamais il n'eut de rapports avec lui comme maire du Palais. 2°. Eginard affirme que Pepin régna quinze ans; or comme il mourut en 768, son intronisation auroit eu lieu en 753. Ce n'est donc pas de la consécration de 754, c'est-à-dire, de celle qui fut faite par le pape Etienne, qu'Eginard a voulu parler.

Cette erreur de personne, accompagnée de toutes les erreurs de chronologie qu'elle

entraîne, ayant frappé les compilateurs d'Eginard qui vouloient cependant perpétuer sa narration, tant par zèle pour l'aggrandissement de la puissance pontificale, que par déference pour la famille des rois sous lesquels ils vivoient, ils imaginèrent de placer en 752 l'assemblée de Mars où Pepin fut proclamé roi, d'attribuer par conséquent, non au pape Etienne, mais à son prédécesseur, le pape saint Zacharie, ce conseil en vertu duquel cette proclamation avoit eu lieu, et de supposer que c'est par saint Boniface que Pepin fut sacré roi de suite à Soissons. Le premier qui ait rectifié de cette manière le récit d'Eginard, et qui l'ait revêtu d'une telle supposition, c'est Loisel qui écrivoit peu après lui, et dont la version se trouve la plus généralement reçue parmi les annalistes des temps postérieurs.

Pour ajouter encore à la vraisemblance dont ils s'efforcèrent d'accompagner le récit d'Eginard, ces annalistes prirent à tâche d'en expliquer tout ce qu'il portoit avec lui de propre à repousser la confiance. C'est pour cela qu'ils ajoutèrent que saint Zacharie n'avoit dit de proclamer Pepin roi que par manière de conseil, et que le pape ne l'avoit donné

qu'après y avoir été vivement provoqué par l'évêque Burchard et le chapelain Fulrade, envoyés à Rome pour le solliciter. Ainsi la version d'Eginard en passant d'âge en âge, se chargea de circonstances nouvelles, auxquelles son imprévoyante adulation n'avoit pas songé.

De cette différence entre ses successeurs et lui, par rapport aux faits essentiels, et surtout de cette contradiction qu'il y a entre eux et lui relativement à la personne du pape, résulte déjà plus que de l'incertitude sur la réalité même du conseil qu'on attribue au pontife Zacharie.

Pour achever d'en absoudre le pape Etienne dont au reste, comme on le voit, les successeurs d'Eginard en écartent le reproche, fixons d'une manière bien précise l'année de l'assemblée de Mars, où Pepin se fit proclamer roi à Soissons. D'abord ce ne fut pas en 753, comme Eginard le donne à entendre, lorsqu'il fixe à quinze ans la durée du règne de Pepin qui mourut en 768; ce fut cette année-là même, 753, qu'au mois d'octobre, le pape Etienne partit de Rome (le 14) pour venir en France chercher des secours auprès de Pepin, gouvernant déjà *comme roi*. Or, quand

ce pape partit de Rome, il y avoit un an qu'il traitoit avec lui, comme régnant en France, du projet de ce voyage. Dès qu'en octobre 752, il s'étoit vu trompé dans la paix promise en juin précédent, par Astolphe, roi des Lombards, qui menaçoit Rome, il avoit envoyé *secrètement* des lettres *au roi* Pepin pour l'engager à lui députer des ambassadeurs chargés de lui proposer solennellement en son nom de passer en France : donc en octobre de 752, Pepin avoit été déjà proclamé roi ; et comme il n'y a aucun doute sur ces époques du voyage d'Etienne, comme d'ailleurs Pepin n'avoit pu être proclamé qu'à l'assemblée de Mars précédent, il n'a donc pu l'être plus tard qu'en mars 752. Or, comme alors le pape Etienne ne régnoit pas encore, ce n'est donc point lui qui a ordonné l'intronisation de Pepin, et encore moins l'injuste dépouillement de Childéric, puisque cette dégradation avoit précédé d'un an au moins l'installation de l'usurpateur.

Toujours est-il démontré par nos calculs sur la relation d'Eginard, encore plus que par la narration de ses successeurs, que le pape Etienne fut étranger à ces deux faits, et par conséquent qu'Eginard est convaincu

de mensonge par ses propres anachronismes. Ses successeurs sont-ils plus exacts, plus véridiques, plus dignes de foi, lorsqu'ils attribuent le dépouillement de Childéric, l'installation de Pepin, aux conseils du saint pape Zacharie, et la consécration précipitée de l'usurpateur au saint archevêque Boniface ?

Si nous n'avions pas à combattre des déraisonneurs assez ridicules pour conclure d'une action témérairement imputée à un saint pape, que dès lors elle étoit légitime, comme si les papes, mêmes les plus saints, n'avoient fait que des actions saintes, nous pourrions argumenter de l'illégitimité évidente, de l'injustice incontestable de celle-ci, pour conclure qu'un pape aussi saint, aussi éclairé que Zacharie, ne se l'étoit sûrement pas permise. Si l'auteur de l'*Esprit des Lois*, qui n'estime pas assez la sainteté, qui en connoît trop peu l'empire et l'étendue, pour sentir la valeur d'un tel raisonnement, trouve mauvais qu'on juge qu'une action n'a pas été faite par un homme plein de lumières et de vertus, dès qu'elle est criminelle; combien il s'étonneroit d'entendre des gens qui, faisant profession publique de doctrine et de

piété, vous insinuent qu'une action évidemment criminelle n'est pourtant pas criminelle, par la raison qu'elle vient d'un personnage éminent en science comme en sainteté! Nous croyons que nous aurions raisonné plus régulièrement que nos antagonistes; et notre argument seroit d'autant plus concluant, que l'imputation faite au pape Zacharie n'est fondée sur rien de solide, et qu'au contraire, l'examen de cette imputation tend à démontrer qu'elle porte sur un fait apocryphe dans toutes ses parties.

Non, le pape Zacharie ne prit point sur lui de déclarer Pepin roi au mépris des droits de Childéric. Certes, la lettre par laquelle il avoit répondu « qu'il valoit mieux donner » le nom de roi à celui qui en avoit le pouvoir, attendu que le roi n'en avoit que le » vain nom; » cette lettre importante, en vertu de laquelle seroit arrivé un événement aussi remarquable qu'un changement de dynastie; une lettre aussi favorable aux prétentions que certains papes eurent ensuite sur le temporel des rois, n'auroit pas semblé indifférente à ceux qui publièrent le recueil de ses épîtres, à tous les écrivains partisans des fausses décrétales. Qui donc a vu cette

lettre ? Comment ne se trouve-t'elle pas dans la collection de celles de saint Zacharie (voyez Duchêne) ? Comment n'est-elle point citée dans l'informe compilation d'Isidore ?

Le premier qui en parle positivement, est le fils d'un cabaretier bavarois du milieu du seizième siècle, nommé Jean Aventin (*Ann. Boiorum, l. 3*), lequel suppose que cette lettre, qu'il a composée lui-même suivant les préjugés de son temps, fut adressée à saint Boniface, auquel ce pape en avoit effectivement adressé plusieurs autres ; et que par elle, saint Zacharie remit à ce prélat ses pouvoirs pontificaux pour transporter la couronne de Childéric sur la tête de Pepin : *Eidem partes suas in hac re committit.* Jaloux de donner l'air de la vérité à cette systématique supposition, Jean Aventin a grand soin d'y mettre une date dans le style de celles d'alors ; mais le mensonge se trahit et se dément presque toujours par les soins mêmes qu'il se donne pour en imposer. La date qu'il y a mise est celle-ci : « La veille » des nones de novembre, l'an 33 du règne » d'Auguste Constantin, indiction cinquième, » l'an 752. » Eh quoi ! le pape Zacharie étoit

mort depuis le mois de mars; et si vous placez la lettre à cette date, il vous faudra donc l'attribuer au pape Etienne, et dire que Pepin ne fut élevé sur le pavois que l'année d'ensuite, en 753, puisqu'il ne put l'être qu'au mois de mars qui suivit les nones de novembre de l'an 752: ce que ne sauroient admettre la plupart des annalistes. Que si nous plaçons avec eux l'installation de Pépin en 752, dès lors il faudra que la lettre soit de novembre 751; mais alors Constantin n'en étoit qu'à la trente-deuxième année de son règne, puisqu'il n'avoit été couronné empereur qu'en 720, le jour de Pâques. Dans la collection des lettres de Zacharie, on en trouve, il est vrai, qui sont à cette date des *nones de novembre 752*; savoir celles qui furent apportées à saint Boniface par le prêtre Lulle; mais elles ne font nulle mention du fait dont il s'agit; elles ne parlent ni de Pepin, ni de Childéric; et elles ne se rapportent pas à la trente-troisième année du règne de Constantin, mais à la trente-deuxième. Par où il est reconnu qu'Aventin voulant placer à une époque déterminée la lettre supposée dont il parle, a cru devoir, en copiant servilement la date de celle apportée par le prêtre

Lulle , ajouter une année à chaque nombre , sans prendre garde que par cette maladresse , il repoussoit en arrière d'un an le couronnement de Constantin , ou en avant d'une année l'élection de Pepin. Et voilà l'écrivain d'après lequel on nous donne pour certaine une lettre du pape Zacharie , qu'on ne montre que là , et qui n'exista jamais auparavant.

Eh ! comment cette lettre auroit-elle été rapportée à saint Boniface par Burchard et Fulrade , au retour de leur députation à Rome pour consulter le pape sur les affaires de la royauté en France , si cette députation elle-même est une fable ?

Qui donc a parlé le premier de cette députation ? Ce sont les Annales de Loisel qui la placent en 749 ; alors le jeune Childéric n'avoit que dix-huit ans , et la France jouissoit d'une paix parfaite. Vous semble-t'il donc croyable , en ce cas , que l'évêque Burchard et le prêtre Fulrade , dont les fastes de l'Eglise parlent d'ailleurs avec respect , aient eu l'audace d'aller dire à un pape nullement suspect de favoriser le mensonge et l'injustice : « Ce jeune roi que vous savez
« n'avoir pas encore tout-à-fait atteint l'âge
» des passions , nous venons vous faire croire

» qu'il est abruti dans les plus crapuleuses
 » voluptés ; vous avez pu savoir ce qu'il a
 » fait de louable pour l'abbaye de Sithieu ;
 » n'importe, il vous faut croire qu'il vit dans
 » toute la nullité de la paresse et toutes les
 » inepties de la démence. Vous pensiez avec
 » raison qu'il se conduisoit dignement dans
 » son château royal de Crécy ; persuadez-
 » vous, au contraire, qu'il dort dans le pa-
 » lais de Mamaca. Les intérêts de l'ambition
 » de Pepin exigent que vous vous fassiez
 » cette illusion nécessaire à ses projets. Pro-
 » noncez donc : Que ce jeune roi soit dégradé,
 » et que le maire du palais, qui déjà s'est
 » emparé de toute la puissance, sera obligé
 » de consommer ses envahissemens par celui
 » du titre de roi : nous ne sommes venus
 » que pour vous en arracher le décret. »
 Et saint Zacharie auroit répondu : « J'y con-
 » sens ; que Childéric soit déposé, dégradé,
 » tondu, enfermé ; que celui-là soit roi, qui
 » abusant de la foiblesse du roi légitime,
 » s'est emparé déjà de toute la puissance
 » royale ; cela vaut mieux que de la lui
 » rendre : quand il n'y a plus que le titre à
 » envahir, il ne faut pas en rester là ; l'usur-
 » pation doit être complétée ! » N'est-ce

pas la calomnie la plus incroyable comme la plus horrible , que de faire jouer de pareils rôles à d'aussi recommandables personnages ?

L'Italien Paul Emile , qui vivoit au commencement du seizième siècle , est le premier qui ait imaginé de mettre dans la bouche de Burchard une harangue de cette espèce. Son génie ultramontain y faisait employer par ce saint archevêque tout ce que les anachronismes avoient de plus absurde , le mensonge de plus hardi , l'erreur de plus audacieux , l'injustice de plus révoltant , et même jusqu'aux plus indécentes pasquinades , pour persuader au pape qu'il devoit délier les sujets de Childéric du serment de fidélité. « Si vous laissez siéger sur le trône de France la paresse et l'inutilité , dit-il , qui nous préservera des Sarrazins ? Qui défendra Rome , cette citadelle de la religion (13) ?

(13) *Quæ omnia si à te lacrimas (video enim oculos tuos , beatissime pater) impellunt , suscipe , oro , pietatis causam : suscipe jurisjurandi ac fidæ , quæ ad cognitionem sacrosanctæ potestatis pertinent , disceptationem. In verba Childerici jurarunt Franci. Si forti , si experienti , quique impiis obsistere , pios regere didicerit , jurarunt , pareant , ejus*

» Que si toutes ces considérations arrachent
 » vos larmes ; ah ! oui , je les vois couler ,
 » très-saint Père ; soutenez donc la cause de
 » la religion , et voyez , car c'est à votre
 » puissance qu'il appartient d'en décider ,
 » voyez s'il faut que les Français tiennent
 » leur serment , et gardent la fidélité pro-
 » mise à Childéric. Ils n'ont juré que condi-
 » tionnellement , suivant les promesses de ce
 » roi ; s'il a la force et la sagesse nécessaires
 » pour résister aux impies , que les Français
 » lui obéissent , à la bonne heure , et que
 » sous son commandement et ses auspices ,
 » ils aillent défendre la religion , le fer à la
 » main. S'il ne le peut pas , la sûreté gé-

*ductu auspicioque religionem ferro tueantur. Sin eo
 duce neque conseri pugna neque omitti in impios
 dulcedine Franciæ semel illectos potest , tutum est
 francos illo jurisjurandi vinculo solvere , testari-
 que , nullâ eos , quin orbis terrarum salutis obsit ,
 conceptione verborum teneri. Si Sin opem ferre , et
 in medium consulere potes : nimirum si negligis com-
 munem gentium salutem , quoniam cum servare pos-
 sis , non servas , occidisti. Quod verbum quamvis grave
 dictu sit , tamen quia dolor ac necessitas semel ex-
 pressit , iterum quod venia dignum sit tua , occidisti
 (De gestis Francorum , lib. 2.)*

» nérale vous prescrit de délier les Français
 » de leur serment , et de déclarer pontifica-
 » lement que loin d'être tenus à le garder ,
 » le salut public veut qu'ils le violent. Que
 » si , pouvant par ce moyen opérer vous-
 » même ainsi le commun salut des nations ,
 » vous vous y refusez cependant , vous leur
 » donnez la mort ; j'avois de la peine à le
 » dire , pardonnez-le-moi si je le répète ; mais
 » vous les assassinez. »

Malgré tout le désordre de son imagination , Paul Emile , dans ce discours où l'on ne reconnoît que lui , n'avoit cependant pas osé attribuer au pape une réponse du même genre ; il n'avoit calomnié que Burchard : c'étoit au bavarois Aventin qu'il étoit réservé de calomnier saint Zacharie d'une manière et plus ridicule , et plus atroce. Aventin , encherissant sur les inventions de Paul Emile , s'est chargé de composer la réponse de ce saint pape , qui vivoit huit siècles avant lui ; et voici les maximes séditieuses qu'il lui fait professer. « Les rois ne sont que les mi-
 » nistres de leurs royaumes. Celui-là est le
 » seul roi , qui gouverne par la volonté di-
 » vine. Le prince est dépendant du peuple ,
 » par le bienfait duquel il règne. Quiconque

» possède la puissance , la gloire , les ri-
 » chesses , la dignité de roi , les tient du
 » peuple ; il faut qu'il en rapporte l'usage
 » au bien de la plèbe. C'est la plèbe qui fait
 » les rois ; elle peut les destituer. Par consé-
 » quent il est permis aux Francs et aux Ger-
 » mains de répudier cette race dégénérée ,
 » cette race de monstre , *degenere monstro* ,
 » et de se choisir un prince qui puisse pro-
 » téger les femmes , les enfans , les vies et les
 » fortunes (14). » Ce langage ressemble si fort
 à celui des révolutionnaires de notre patrie ,
 qu'à moins de l'être du moins intérieurement
 soi-même , on ne peut l'attribuer à un saint
 pontife dont tous les écrits authentiques d'ail-

(14) *Principes ministri duntaxat regnorum sunt.*
Is demum verus rex qui populum juxta divinæ legis
præcepta , placitaque moderatur. Princeps populo ,
cujus beneficio possidet , obnoxius est. Quæcumque
enim habet , potentiam , gloriam , divitias , honorem ,
dignitatem , à populo accipit ; plebi accepta referat
necesse est. Regem plebes constituit , eundem et des-
tituere potest. Proinde fas est , et licet ipsis Francis
Germanisque , repudiato degenere monstro , eligere
eum qui belli , domi , sapientiâ conjuges , liberos ,
parentes , omnium denique vitam et fortunas tutari
et defendere queat et valeat. (In ann. Boiorum , lib. 3.)

leurs attestent les lumières et la sagesse. Qui n'a pas assez de perspicacité pour voir poindre dans cette élucubration du fils d'un cabaretier de Bavière, les fausses lueurs de la doctrine funeste qui fut la philosophie du seizième siècle et l'aurore de celle du dix - huitième ! Et tels sont , pour le dire en passant , tels sont les auteurs par lesquels Bellarmin n'a pas dédaigné d'établir son système de la puissance des papes sur le temporel des rois.

Le Bavarois , seul auteur de cette réponse scandaleuse, la suppose écrite en 752 ; car, selon lui , Burchard n'eût pas plutôt achevé de parler à la manière de l'Italien Paul Emile , que le pape se hâta d'écrire cette lettre dans laquelle il envoyoit ses pouvoirs à saint Boniface , pour déposer Childéric et sacrer Pepin roi : *Hæc ubi Zacharias dixit, divo Bonifacio litteras aperit, eidem partes suas in hæc re committit.* Mais depuis 751 , Burchard s'étoit démis de son évêché , et s'étoit retiré avec six moines dans le château d'Hohenburg , où il s'adonnoit à la retraite , à la pénitence et à la contemplation. Il n'a donc pu se trouver à Rome comme évêque de Wirzbourg en 752. Il est vrai que l'auteur crédule de la vie de ce saint personnage , en adoptant tout à la fois les fables des

annalistes et les erreurs ultramontaines sur la puissance exorbitante des papes (15), croit à cette députation, comme il croit à beaucoup d'autres faussetés plus évidentes encore; mais si ce fait étoit certain, on en trouveroit des traces dans les plus anciennes vies du pape saint Zacharie. J'ouvre Anastase qui l'écrivit très-longuement en prose au neuvième siècle, et Floroarde qui en fit une très-ample en vers au dixième; (*t. 2, sec. 3, Bénédict.*) ni l'un ni l'autre ne parlent de la députation de Burchard, ni de la réponse de Zacharie, ni du détronement de Childéric. Tous ces faits furent donc regardés par ces auteurs, comme absolument étrangers à Zacharie; et nous avons tout droit d'en conclure qu'il est faux que ce pape ait chargé saint Burchard de porter à l'archevêque Boniface l'ordre de destituer Childéric et d'introniser Pepin à sa place. Des trois martyrologes qui furent composés peu après la mort de ce pape, il n'en est qu'un où il soit fait mention de cette fabuleuse circonstance, savoir celui d'Adon, écrit au neuvième siècle; car les deux autres, savoir

(15) Voyez cette vie dans les gros volumes que le légendaire Surius publia au seizième siècle.

celui de Wandelbert au dixième siècle et celui d'Usuard qui est du même temps que celui d'Adon , n'en disent rien. Il est vrai que les dernières éditions de celui d'Usuard, publiées à Utrecht, à Haguenau, à Leyde, en parlent; mais le savant Henschénius qui, le siècle dernier, compara toutes les éditions d'Usuard, découvrit que c'étoit par une addition moderne, ignorée de l'auteur primitif de cet ouvrage, que le fait dont il s'agit, se trouvoit consigné dans les éditions dernières. Et cette remarque, jointe au silence de Wandelbert, qui écrivit un siècle après Adon, nous porte à croire que de son temps cette circonstance étoit regardée comme étrangère à saint Zacharie, et que c'est par l'effet d'une intercalation pareille qu'Adon est censé rapporter aujourd'hui un événement invraisemblable, auquel son successeur et même son contemporain n'eurent point de confiance.

Ces faits rejetés de la vie écrite de saint Zacharie par les plus sages historiens, le sont également de celle de saint Boniface, par saint Willibalde, son disciple et son compagnon d'apostolat, qu'il avoit ordonné lui-même premier évêque d'Aichstat, près Mayence. Et certes, si saint Boniface eut reçu des pouvoirs

du pape pour dégrader Childéric , et s'il eût sacré Pepin roi , ces faits n'eussent pas semblé d'assez peu d'importance à son historien contemporain , à son ami , à son collègue , pour qu'il dédaignât d'en parler. C'eût été l'un des plus grands événemens de sa vie ; et dès que l'historien qui le suivit dans toutes ses actions ne dit rien de celle-ci , nous devons en conclure que saint Boniface ne reçut aucun pouvoir du pape pour opérer cette inique translation de la couronne , ni pour dispenser les Français de la fidélité jurée à Childéric ; qu'il ne fit ni l'un ni l'autre ; et par conséquent que toute narration qui , pour justifier le crime de Pepin , fait intervenir la religion dans les personnes de saint Boniface et de saint Zacharie , est un tissu de fables outrageantes pour sa sainteté comme pour leur mémoire.

On voit bien que c'est par un excès de précaution que les annalistes du temps de la seconde race , jaloux de ne point laisser l'instauration de son chef manquer de tout ce que la religion pouvoit y ajouter d'imposant , en ce siècle de son empire le plus absolu , supposèrent la cérémonie de la consécration de Pepin par saint Boniface dans l'église de Soissons. Mais quand l'historien qui , exempt de

ces vues politiques , n'a nul intérêt à se faire illusion ni à tromper les autres , et ne veut dire que ce qui est , connoissant mieux que tous les autres ce qui s'est passé ; quand , dis-je , un tel historien ne parle point d'une telle circonstance , quel homme franc et désintéressé pourroit y croire ? Saint Willibalde qui ne quitta presque jamais saint Boniface , ne vit point qu'il eût concouru d'aucune manière à l'élection de Pepin , et encore moins qu'il l'eût sacré roi. Ce n'est pas que cet historien , si digne de foi , ait oublié de parler de cette élection ; il en parle , mais seulement comme d'une chose tout à fait étrangère à saint Boniface , comme d'un fait purement accessoire à sa narration , et qu'il ne marque que pour fixer ses époques. Il se contente de dire en passant ; que telle chose arriva lorsque Pepin ayant un peu calmé l'agitation des peuples , eût été proclamé roi : *Cum Pippinus etiam aliquantulum sedata populorum perturbatione , in regem sublevatus esset*. Enfin , le dernier appendice ajouté à cette histoire des Français , que Childebrand , oncle de Pepin , avoit fait écrire , tout en rappelant l'élection du neveu , en affirmant même qu'elle fut le résultat du vœu de toute la France , n'y fait

pas plus intervenir saint Boniface que saint Zacharie.

Par qui donc Pepin fut-il sacré roi ? Eh ! pourquoi voulez-vous qu'il l'ait été lors de son intallation au champ de Mars ? Pourquoi exiger spécialement pour lui , au moment même de son usurpation , une cérémonie encore inusitée en France ? Etoit-ce pour que Pepin ressemblât mieux à David , auquel il aimoit à se comparer sous le rapport de la victoire de David sur Goliath (16) , qu'on supposoit qu'un nouveau Samuel l'avoit choisi et sacré de la part de Dieu au détriment de Saül ? Vaine précaution de ses courtisans et des adulateurs de sa famille. En nous laissant entrevoir son but , elle trahit à nos yeux son imposture. Pepin ne fut point sacré lors de son élévation à la royauté , à Soissons ; la religion resta les mains pures de cette élection commandée par l'usurpateur lui-même ; et dans cette circonstance qui décida de son élévation et consumma son crime , il ne reçut d'aucun évêque une onction sainte , une consécration inusitée , dont l'usage vénérable ne

(16) Voyez Hist. de France , par Daniel , règne de Pepin.

se seroit dès lors introduit que par un monstrueux sacrilège.

Et non-seulement la religion ne fut point complice de l'usurpation, mais elle la condamna comme elle la condamneroit aujourd'hui. En doutez-vous? Descendez dans la conscience de l'usurpateur lui-même, et voyez quels remords elle y éveille? Peuple fidèle, écoutez les murmures que son crime excite chez vos pères qui en furent les témoins. Enfans d'une famille si constante en son attachement pour ses monarques, ne ressentez-vous pas les regrets qu'ils avoient de ne pouvoir, sans irriter l'usurpateur, conserver la foi promise au roi légitime? Malgré les prodigalités de sa munificence, l'appareil de son pouvoir, et la sagesse même de son gouvernement, un cri presque général retentit contre lui; les courtisans qui l'élevèrent sur le pavois font d'inutiles efforts pour étouffer cette voix importune qui vient faire écho dans l'âme de Pepin. Elle est plus forte qu'eux; elle triomphe de Pepin. Ils comprennent déjà qu'ils n'auront de paix intérieure, de considération publique, de possession respectée, que lorsque l'odieux de l'usurpation ayant disparu aux yeux du peuple, ils se

seront fait absoudre de ce crime devant Dieu.

Déjà Childéric enfermé depuis deux ans, et dévoré de chagrins, succombe sous le poids de son malheur (en 754). Il avoit vécu dans le célibat ; il mourut sans héritiers (17). La race des Mérovingiens s'éteignoit en lui. Le pape Etienne, après avoir vainement imploré contre l'invasion des Lombards, les secours de l'empereur son protecteur naturel, étoit venu se réfugier en France, qui fut jusqu'à nos jours l'asile naturel des papes persécutés. Pepin, qui seul pouvoit l'aider de son étonnante puissance, sembloit seul disposé à le secourir. Dans les conférences qu'ils eurent ensemble à Saint-Denis, où le pape passa l'hiver de 753 à 754, ce pontife, tout en exposant sa détresse à Pepin, ne manqua pas de blâmer en particulier l'usurpation de celui

(17) Quelques historiens modernes, égarés en cela par les chroniqueurs de l'abbaye de Fontenelle, appelée depuis Saint-Vaudrille, ont dit qu'il y eut dans ce monastère un moine nommé Thierry, qui étoit le fils de Childéric III ; mais ils ne sauroient prouver que ce dernier roi de la première race eût été marié, et nous établirions aisément contre eux, s'il le falloit, que le conte de ce fils supposé n'est qu'une interpolation monacale.

qu'il censura si publiquement ensuite sur ses mœurs licencieuses (18). Mais le trône étoit devenu vacant de droit comme de fait. La France, aux besoins de laquelle il falloit un monarque, n'en avoit plus si Pepin ne l'étoit pas. Il devenoit donc permis, il étoit même nécessaire, de légitimer aux yeux des peuples cette équivoque autorité royale dont Pepin jouissoit. Tout concourt à cette fin ; les remords qu'annonce l'usurpateur (19) et le besoin qu'on a de son autorité, le repentir de ses complices, honteux de leur parjure, et l'impatience des peuples encore liés par un serment que la mort de Childéric laisse sans objet. Pepin jaloux de se soulager d'un crime qui oppresse son âme, Pepin tombe aux pieds d'Etienne ; les courtisans coupables sont entraînés par cet exemple ; ils demandent tous l'absolution de leur félonie. Le pape croit à leur repentir ; une absolution publique en est le prix. Et comme la puissance royale n'étoit

(18) Voyez Fleury, Hist. eccl. l. 43, n. 14.

(19) C'est l'expression de Théophane lui-même, auteur contemporain, (*Chron. édit. eup. p. 357*) qui dit que Pepin n'étoit monté sur le trône que par un parjure.

plus contestée à Pepin par personne qui en eût le droit ; comme il importoit même au bien de l'Eglise et de l'Europe qu'il en restât dépositaire, les Francs ne pouvant se passer de roi qui les gouvernât, et l'Eglise de héros qui la défendit, le pape ne peut plus se dispenser de lui déférer cette reconnoissance solennelle de la religion, sans laquelle la royauté resteroit suspecte aux yeux des peuples ; mais il faudra qu'auparavant encore, Pepin accomplisse, ainsi que les coopérateurs de son crime, la pénitence qui leur est imposée par le souverain pontife. Ce n'est qu'après ces rigides préliminaires que l'huile sainte sera versée par Etienne sur la tête de Pepin (20).

(20) Ce ne fut que depuis cette consécration, faite le 28 juillet 754, que Pepin se regarda véritablement comme roi. Les diplômes qu'il donna depuis lors en cette qualité suprême, sont datés de manière à ne reporter le commencement de son règne qu'à cette époque, ainsi que Schannat l'a démontré. Si l'on nous oppose des chartres qui le font remonter plus haut, nous répondrons que la plupart de ces actes ne prouvent rien contre une assertion aussi bien fondée. Les uns, comme l'a remarqué M. Schoepflin, supposent que Pepin régnoit bien antérieurement à l'élection faite à Soissons ; ils sont datés de la dix-septième, et même de la dix-huitième année de son règne. Par où il est

En toutes ces circonstances, que nous avons rétablies dans leur ordre véritable, qui n'ad-

évident que leur date n'est relative qu'au temps de l'exercice du pouvoir royal que Pepin avoit depuis 741, comme maire du palais ; et non au commencement de sa royauté, dont il n'a porté le titre que quinze ou seize ans, puisqu'il est mort en 768. D'autres diplômes, il est vrai, sont datés de manière à faire regarder l'élection de 752 comme le commencement de son véritable règne ; mais parmi ceux-là, les uns ont été donnés dans l'intervalle de cette élection à la consécration de 754 : temps pendant lequel Pepin n'a pas pu ne point se considérer lui-même comme roi, sans perdre le fruit d'une élection qu'il n'avoit si impérieusement provoquée que pour en jouir ; les diplômes qui, ayant été donnés postérieurement à la consécration de 754, paroîtroient néanmoins supposer que Pepin régnoit depuis 752, ne nous attestent que le commencement d'un règne *de fait* depuis cette année ; mais toutes les fois qu'il s'agissoit de constater dans un acte public le commencement de son règne *de droit*, toutes les fois qu'en signant, Pepin obéissoit aux remords éternels que l'usurpation laissa dans son âme, il n'osoit se dire véritablement roi que depuis 754.

Nous parlons de ses remords éternels ; eh ! certes, oui, l'absolution que le pape Etienne lui donna, le pardon que lui promettoient les événemens, n'ont pu le délivrer de ce vautour immortel que l'usurpation avoit attaché sur son cœur, tant elle est implacable et cruelle pour celui-là même qu'elle enivra par ses succès. Il en

mirera la sagesse de ce pape, dont la prévoyance pour l'avenir, égale l'attachement qu'il vient de montrer aux saintes règles ! Pepin est roi, mais qui lui succédera ? Les besoins du temps présent sont satisfaits ; mais qui préviendra ceux du temps futur ? C'est encore le pape Etienne. Quels désordres il entrevoit à la mort de Pepin, si elle n'est pas rétablie cette hérédité du trône, qui profite encore plus aux sujets qu'à la famille des monarques ? Eh ! quelle circonstance favorable pour en raffermir l'antique loi, si fort ébranlée ? « Français, dit le pontife, tenant encore dans

portera le supplice affreux jusqu'au tombeau. Son crime lui paroissoit inexpiable. Une inflexion de désespoir se fait entendre dans ses dernières paroles ; son dernier soupir se partage entre l'horreur de sa conduite et sa confiance en Dieu. Il se reconnoît indigne d'être enterré, non pas seulement dans le sanctuaire comme les rois, mais encore dans l'enceinte de l'église comme les sujets ; c'est en dehors, devant le portail, qu'il veut que son cadavre soit inhumé : non comme les autres la face tournée contre le ciel d'où ils attendent miséricorde, et vers les vivans dont ils réclament les prières, mais le visage contre terre, dans la situation d'un pénitent qui cherche à cacher dans les entrailles de la terre sa honte et ses remords. (*Voyez l'Art de vér. les dates, art. Pepin.*)

ses mains l'huile divine, au milieu de la
cérémonie la plus auguste, environné de
toute la nation prosternée devant l'Éternel,
le Dieu qui veille sur vos destinées, veut en
écarter les dissensions inséparables des chan-
gements de dynastie, pour votre avantage,
gardez les rois que la Providence vous a
designés aujourd'hui; puisque Pepin est
votre monarque, n'en ayez pas d'autres que
ses fils après sa mort; c'est pour fixer vos
devoirs envers ceux sur qui repose votre
intérêt futur, que je les marque en même
temps de la même onction céleste. Et de
peur que l'inconstance qui vous est propre,
ne vous porte à ces funestes innovations
dont la miséricorde divine n'écarteroit point
une seconde fois les malheurs qu'elle a mi-
raculeusement écartés dans cette rencontre,
je lie cette inconstance à vos intérêts comme
à vos devoirs, par tout ce que la religion
peut me fournir de plus forts liens: l'ex-
communication frappera quiconque, ardent
pour le changement ou pour l'anarchie,
voudroit vous donner d'autres rois qui ne
seroient pas de la famille de Pepin, le seul
auquel convienne en ce jour le droit de
régner sur vous. Courtisans, que je viens

» d'absoudre d'un premier parjure , vous
 » mériteriez toutes les foudres du Ciel ; si
 » vous en commettiez un second , puisque
 » tous les maux qui peuvent désoler la terre
 » éclateroient infailliblement sous un nouveau
 » déplacement de la couronne. »

Ce fut donc moins pour l'avantage de la famille de Pepin , que pour celui de la France ; ce fut pour l'affermissement de l'ordre , le maintien de la tranquillité , que la défense fut si impérieusement faite par ce pape , de se permettre derechef une si périlleuse translation de la royauté. Toujours accompagnée de la violation du serment de fidélité faite au roi qu'elle détrône , une telle action suggérée par l'enfer qu'on reconnoît aux fléaux qui en résultent , pouvoit-elle n'être pas exécration aux yeux du pontife suprême de cette religion admirable qui , tout en condamnant les crimes , s'occupe essentiellement d'en prévenir à jamais le retour.

Ainsi donc , pour en revenir à la partie historique de notre dissertation , nous croyons fermement , et nous pensons l'avoir démontré , que M. Fleury , trop facilement séduit par d'inconsidérés annalistes , s'est trompé lorsqu'il a dit que Pepin fut sacré pour la se-

conde fois, quand il le fut à Saint-Denis, par le pape Etienne, le 28 juillet 754; et M. Velly, tout en suspectant ces annalistes, ne fait que préférer l'expédient commode des conjectures aux pénibles recherches de la critique, lorsqu'il insinue que Childéric avoit abdiqué quand Pepin s'étoit fait proclamer roi dans l'assemblée de Soissons les premiers jours de mars 752. Mais en rejetant cette supposition gratuite, honorons d'un éloge tout particulier les sentimens qui la font adopter à ce recommandable historien. Son âme trop vertueuse pour croire aux grands crimes, ne cherche, comme il le dit lui-même, qu'à ne pas voir « dans le pape Zacharie un prévaricateur qui abuse de la » religion des peuples pour consacrer une » injustice criante; dans Pepin, un usurpateur odieux qui opprime ses légitimes maîtres; et dans les Français, des sujets coupables du crime de parjure et de félonie. » (*Hist. Règne de Childéric III.*) Il faut renoncer à cette opinion, plus indulgente que réfléchie, quand on voit Pepin et les Français dans la nécessité de se faire absoudre publiquement d'un tel crime. Ils en étoient donc réellement coupables; et ils n'au-

roient pas cru l'être, ils n'auroient pas invoqué cette absolution solennelle, si dans ces jours d'ignorance et de superstition, la députation de saint Burchard, la décision de saint Zacharie, et le sacre par saint Boniface, avoient eu lieu. Dès lors le seul fait qui reste vrai, c'est la déposition de Childéric et l'usurpation de Pepin; et la seule opinion qui se présente, c'est que ce fut sans consulter le pape que Pepin dépouilla Childéric, et s'empara de sa couronne.

Pepin ne prit conseil en cela que de son ambition, de cette ambition dévorante et gigantesque qui, transmise par son père, lui faisoit croire que depuis long-temps, on auroit dû lui offrir la royauté. Pepin étoit à un âge (trente-huit ans) où cette passion, dans toute la vigueur de la virilité, se trouvoit secondée par tous les moyens de la puissance suprême. Il ne lui manquoit plus que le titre de roi; que de ressources pour s'en emparer ! L'ascendant naturel d'un grand pouvoir, dont toujours les attentats sont d'autant plus heureux qu'ils sont plus impudens, la facilité de contenir les mécontents par la crainte qu'il imprime, le soin d'en imposer à la multitude incertaine et flottante par

l'appareil dont il s'environne, l'art de capter par les faveurs et les promesses cette classe ordinairement si corruptible, les grands et les puissans d'un état : tout secondoit victorieusement la politique ambitieuse de Pepin. Le malheureux Childéric, enfermé dans un cloître, ne pouvoit plus intéresser par sa présence ; les marques de sa dégradation sont sur sa tête (21). Environné de toutes les forces de l'empire, Pepin se présente au champ de Mars, ses courtisans serviles l'accompagnent ; l'assemblée s'ouvre par de factieuses déclarations contre ce roi qu'il avoit emprisonné : elles amènent des comparaisons entre ce prisonnier royal et son tyran, jaloux de sa cou-

(21) Les rois Francs et les princes de leur race portoient une longue chevelure, par laquelle ils étoient distingués de leurs sujets : *Principes et ornatiorum capillum habent* (Tacit. de Mor. Germ.) — *Franci Pharamundum filium ipsius Marcomiri, et levarunt eum super se regem crinitum.* (De gestis regum Francorum, par un auteur qui écrivit sous ce Thierry de Chelles, qu'on regarde communément comme le père de Childéric III) : ce passage explique ce qui se pratiquoit, lorsqu'on vouloit rendre un roi inhabile à la couronne : on lui rasoit la tête, et dès lors il rentroit dans l'ordre des sujets. (Voy. Hénault, Remarques particulières sur la première race.)

ronne ; ces comparaisons calomnieuses servent de transition à l'éloge le plus exagéré de Pepin ; l'assemblée s'électrise en sa faveur : en vain quelques membres fidèles ouvrent la bouche pour invoquer la justice ; avant qu'ils aient pu se faire entendre , les suffrages , provoqués de la manière la plus pressante , se décident en faveur de Pepin. Déjà il est proclamé roi ; déjà il est élevé comme tel sur le bouclier , à la manière des Français ; et les Français se trouvent avoir un maître nouveau , sans que le pape Zacharie ait pu en être informé , dans le temps même que , loin de là , le ciel l'enlevoit à la terre.

Mais en vain une telle ambition , calomniant toujours la foiblesse qu'elle dépouille , prétend couvrir ses attentats par les mensonges éblouissans qu'elle publie à sa propre gloire ; elle n'en est pas moins le fléau le plus odieux et le plus terrible à la nation , qu'elle regarde comme sa proie. Pour ceux de nos ayeux dont la loyauté se sentoit incapable de manquer à des sermens qu'elle pouvoit tenir encore , Pepin ne fut qu'un monstre cruel , un exécrationnable usurpateur..... Mais oublions nos anathèmes : Pepin fut absous ,

après que l'extinction totale de la famille injustement dépouillée, eut rendu la restitution impossible. Et puisqu'il fut absous par les circonstances, comme par la religion, cessons d'invectiver l'usurpateur en sa personne. Puisqu'ensuite, par mille actions éclatantes, il fit presque oublier l'odieux de son usurpation; puisque par un zèle sincère pour les mœurs et la prospérité de notre patrie, que son fils, animé des mêmes sentimens, couvrit de gloire et combla de bonheur, Pepin lui-même finit par obtenir les bénédictions de la France: ne lui refusons pas les nôtres. Mais prenons bien garde que justes et réservés, même au sein de l'enthousiasme, nos ancêtres, contemporains de ces deux monarques, restèrent encore tellement frappés du crime de cette usurpation, qu'il leur fallut les longs succès et les perpétuels bienfaits du fils pour les déterminer à consacrer la mémoire du père, par l'éloge de l'építaphe qui leur paroissoit le seul décisif. On n'osa proposer Pepin à l'admiration de la postérité, que lorsqu'on put écrire sur sa tombe :

IL FUT LE PÈRE DE CHARLEMAGNE.

(*Epítaphe de Pepin.*)



ville
esti-
sous
ion,
per-
cla-
son
pour
rie,
ens,
epin
ions
tres.
ré-
nos
nar-
s dn
t les
a fils
oire
pa-
oser
que

n.)